

## I

— Es-tu prête ?

La porte de la chambre venait d'être ouverte par une main nerveuse. Marie brusquement quitta la fenêtre, eut l'air de s'affairer, tira les rideaux.

— Mais oui, je suis prête... Il vaut mieux fermer, à cause de la chaleur...

— Voilà une demi-heure que je t'attends...

Elle ne répondit rien, regarda le visage irrité de Jean, suivit son mari.

Elle ne s'était même pas recoiffée. En entrant dans la chambre, elle avait aperçu par la fenêtre ouverte un bateau sur la mer ; elle s'était avancée pour mieux le voir, et elle était restée ainsi, la tête appuyée au chambranle. Il y avait eu le vacarme du vieil autobus qui desservait le village, il y avait eu le bruit assourdissant d'un canot à moteur qui abordait ici, un groupe d'enfants avait couru vers le port en criant, le bateau qui avait attiré Marie à la fenêtre était depuis longtemps hors de vue, le silence était revenu, il montait du sol une lente odeur de résine.

L'escalier était désert, Marie enlaça de son bras les épaules de Jean.

— Tu es fâché ?

Dans le couloir du rez-de-chaussée, elle s'arrêta un instant devant la glace :

— Suis-je bien coiffée au moins ?

Elle vit le rouleau peu maintenu et la mèche brune qui, comme tout à l'heure, retombait trop bas sur la tempe droite.

— Oui. Tu as mis le temps, mais tu es très bien.

Elle ne broncha pas. Il ne voyait rien... Sans doute regardait-il sans voir, tout à sa hâte de partir. Mais aussi, elle l'avait fait attendre une demi-heure...

Comme ils quittaient la maison :

— Quel soleil ! dit Marie. C'est splendide pour te baigner.

— Et toi, tu ne te baigneras pas ?

— Je ne sais pas, je te répondrai quand j'aurai vu l'eau.

— Tu dis toujours cela, et tu ne te baignes jamais...

La route est blanche, sèche, sans ombre. Ils entrent dans cette chaleur, la traversent sans prononcer une parole. Sous le soleil, la robe de Marie est légèrement transparente et ses longues jambes souples se dessinent sous l'étoffe ; ses cheveux deviennent châtain, roux, blonds, éclairés de tous leurs reflets changeants ; la tête levée, elle cligne les yeux, plisse le front, y porte parfois, en écran, ses mains grandes et belles. Ils arrivent à un

chemin plus étroit qui descend vers la mer. Ils marchent tout près l'un de l'autre, à droite du chemin, cherchant l'ombre maigre des jeunes cyprès qui le bordent. Les cheveux de Marie retrouvent une couleur plus unie, son visage se détend et l'on voit mieux ses yeux, au regard éteint, qui semblent se lever vers les choses avec indifférence. Mais brusquement, le chemin cesse, débouche sur la plage, et c'est à nouveau la lumière uniforme et brûlante.

Ils s'étaient assis l'un près de l'autre sur le sable. Jean s'appêtait à enlever ses sandales.

— Attends encore un peu avant de te baigner, dit Marie. Il n'y a pas assez longtemps que tu as fini de déjeuner...

Il se tourna vers sa femme, vit ses yeux inquiets :

— Deux heures, c'est parfait ! dit-il. Mais puisque tu préfères que j'attende... Je ne veux pas que tu t'affoles au moment où j'entrerai dans l'eau.

Marie se rapprocha de lui, appuya la tête contre son épaule, ferma les yeux. "Jean est tout près de moi. Jean, le seul homme que j'aime au monde..." Le cœur de Marie se noya dans une tendresse infinie ; et bientôt, son esprit créait d'étranges images : elle entraît avec Jean dans un endroit plein de pénombres intimes et chaudes, il la poussait doucement

vers une table. Sa main glissait sur son bras nu, le serrait longuement avant de le quitter. “Tu veux danser, chérie ?” Il l’entraînait vers une étroite piste surélevée, l’enlaçait, la soulevait presque, l’emportait au rythme d’une musique languissante et populaire. (Marie hésita : une musique médiocre ? oui, languissante et vulgaire ; au plus médiocre elle est, mieux cela vaut...) Comme ils dansaient bien... Et ce geste amoureux de Jean pour effleurer des lèvres la tempe de Marie ! (Et Marie assise sur la plage se serra plus encore contre l’épaule de Jean.) Ils dansaient... Et d’être ainsi l’un près de l’autre la joie de Jean égalait la sienne, il désirait que cet enlacement n’eût pas de fin.

— Il fait très chaud, tu sais, mon petit ! ne te colle pas ainsi contre moi...

Marie se détacha de lui, releva les genoux, y appuya son front, referma les yeux : ... il désirait que cet enlacement n’eût pas de fin. Ils dansaient encore. Ils revenaient vers la table et, regardant Marie, il disait d’une voix douce de promesse : “Nous rentrons ?”

Marie relève la tête et ses yeux retrouvent, sans les voir, l’eau, les barques, le sable et cet éparpillement de lumière sur la mer. Elle se rappelle certaines conversations entre amies, conversations qui l’énervent, inutiles, toujours les mêmes, mais auxquelles elle prend part malgré tout. Elle entend la voix de Luce disant : “Toi, Marie, tu aimes profondément ton mari... Tu es parvenue à te

réaliser complètement dans ton amour... Tu es la seule d'entre nous qui connaisse le bonheur..." Et toujours, en souriant, Marie répond : "Oui, évidemment." Et maintenant, se rappelant cela, ce sourire singulier marque à nouveau ses lèvres. Elle se retourne et s'allonge, le visage vers le sol ; elle ne sourit plus, elle pense : "Le bonheur, le bonheur, qu'est-ce que c'est, cela, le bonheur ?"

— Que tu le veuilles ou pas, maintenant il est temps que je me baigne ! crie Jean en s'en allant.

Brusquement elle se lève et, face à la mer, elle cherche Jean d'un regard anxieux. Il est mauvais nageur, et cette manie qu'il a de vouloir s'éloigner du bord... Marie l'aperçoit enfin, elle ne le quitte pas des yeux, elle suit tous ses gestes. Il plonge : quelque chose se tend en elle, se suspend ; la tête de Jean réapparaît un peu plus loin, luisante d'eau entre les vagues, et Marie respire à nouveau. Jean se rapproche du bord ; maintenant, l'eau ne l'atteint plus qu'à la ceinture, il fait signe à Marie et, les mains aux hanches, il regarde les autres baigneurs.

Marie profite de ce répit. Elle s'assied à nouveau et détourne la tête vers la gauche. Elle voit quelqu'un s'asseoir sur un rocher. Elle l'aperçoit de dos, il paraît très jeune. A demi caché par d'autres rochers, il s'apprête pour le bain. Ses cheveux sont noirs, un peu flous, ses épaules sont maigres, mais semblent fermes et nerveuses. Maintenant, il

marche sur les pierres, tête baissée, saute, remonte un peu sur le sable dans la direction de Marie. Il relève la tête, et le regard de Marie rencontre le regard de ces autres yeux. C'est elle qui la première bat des paupières et détourne la tête : Où est Jean ? Il est là, parmi les autres baigneurs... Et à nouveau, elle regarde vers la gauche. Le jeune homme est étendu sur le sable, face au soleil. C'est bien comme elle le devinait : les épaules sont fines et nerveuses, fortement hâlées. Les jambes sont longues, musclées, plus brunes encore que celles de Marie. Doucement, ses yeux remontent tout le long de ce corps, en suivent toutes les sinuosités, scrutent cette jeune chair étendue. Il relève les bras, croise les poignets sur son visage pour protéger ses yeux du soleil. Comme il est jeune... Quels enthousiasmes, quelles attentes, quels espoirs peuplent ces paupières fermées ?

Mais Marie entend soudain la voix de Jean :

— J'ai faim ! je vais remettre mes vêtements et nous irons goûter !

Jean court vers les rochers, s'arrête à l'endroit même où Marie aperçut le jeune homme. Et elle voit Jean, dans ce même cadre, faire les mêmes gestes. Scène presque identique, mais marquée d'un autre halo. Jean se penche, se relève, reste un instant immobile, offrant encore au soleil son torse nu. Marie l'observe, la tête penchée : gestes dont l'intime sens est connu, réalité apprivoisée... Tendre

halo fait de la douceur, de la chaleur du familier, de ce qui est aimé. Et tout à l'heure ? Cet inconnu se croyant invisible entre deux rochers ? Autre instant, autre halo... Une réalité à deviner, à saisir, à faire sienne. Le monde du possible ; l'attrait, le vertige d'un monde neuf.

Le regard de Marie se détourne encore, s'arrête un instant sur le jeune corps toujours immobile. Vies qui forment la vie, mondes qui forment le monde... Ses traits s'illuminent un peu, comme si brusquement elle retrouvait un souvenir. Elle replie ses bras sur le sol, y enfouit tout son visage. Dans l'étroite chapelle de ses bras croisés sur le sable, elle respire son souffle même : "Tu es là, Marie ? Oui, je suis encore là... Je suis seule dans mes bras... Chère Marie..."

Selon l'habitude, Jean et Marie s'installèrent à la terrasse de l'hôtel où, chaque jour, à la même heure, on voyait les mêmes villégiateurs assis devant un café, un thé, une menthe glacée. Il faisait moins chaud ; mais, dans l'après-midi finissante, les choses restaient pleines de torpeur, gardaient le reflet de toute la chaleur du jour. Il y avait autour de Marie quelque chose d'ineffable qui la rendait heureuse. Jean était près d'elle, lui servait du café, lui présentait une cigarette : petit goûter à deux, sur une terrasse d'hôtel, en face de la mer...

Un grand parasol préservait la table, dans cette ombre claire on voyait bien le visage de Jean, ses traits un peu mous que seule la nervosité durcissait parfois. Sur ses cheveux blonds, d'un blond encore éclairci par le soleil des vacances, il passa ses mains trop larges dont un léger duvet ombrait l'auriculaire. De la force, chez Jean, certes – ou plutôt des accès de force... Une façon nette de réclamer son dû, plus que son dû... Une façon égoïste de décider, de boire, de manger, de s'asseoir, de prendre sa place.

— Tu ne dis rien, Marie ?

— Je te regarde...

Il sourit, remplit sa tasse, y jeta un morceau de sucre, releva à nouveau la tête vers Marie :

— Tu m'aimes ?

— Je t'aime...

Elle avait parlé bas, profondément. Elle baissa les yeux, attendit un moment comme si elle réfléchissait et, le regardant à nouveau, elle répéta d'un ton plus normal, plus posé :

— Je t'aime. Oui, je t'aime. Et puis... depuis le temps que tu le sais ! ajouta-t-elle en riant.

— Six ans. Cela commence à compter !

Et il riait aussi, serrant trop fort le poignet frêle de Marie. Un groupe de jeunes femmes, raquettes sous le bras, s'approcha d'eux :

— Vous avez été au tennis par cette chaleur ?



— Le terrain est à l'ombre, et l'on se repose un peu entre chaque jeu. Tu devrais venir avec nous, Marie. Demain ?

— Tu demandes à Marie de venir avec nous ! n'insiste pas : Jean ne joue pas au tennis et elle, amoureuse entre les amoureuses, fidèle entre les fidèles, abandonner Jean pendant une après-midi !

Marie sourit, calmement. Elle regarda les jeunes femmes, regarda Jean, puis, comme distraite ou indifférente, elle laissa errer son regard sur la mer, jusqu'à l'horizon, et fixa cet infini confus.

— Que voulez-vous boire ? Asseyez-vous donc.

— Non, nous rentrons. Vous resterez à l'hôtel ce soir ? Nous y passerons.

Jean et Marie se retrouvèrent seuls, demeurèrent ainsi, dans un silence sans contrainte.

Le temps avait changé peu à peu. Le ciel restait pur sur la mer, au-dessus du village il se ternissait. Venant de la terre, quelques nuages menaçants apparurent. On entendit un roulement lourd, lointain. Un peu après, un autre roulement moins assourdi se répercuta dans les montagnes proches. Marie paraissait inquiète :

— Crois-tu qu'il vienne dans cette direction-ci ? demanda-t-elle.

— Je ne le pense pas, le vent semble venir de...

Jean s'interrompit, écoutant un troisième roulement plus précis encore. Il se tourna vers Marie et, avec une moue comique :

— Pauvre Marie... apprête-toi à souffrir...

Elle essaya de rire. Elle vit les garçons d'hôtel replier les nappes et fermer les parasols ; il y eut un éclair bref, sans éclat, comme un reflet. Elle leva vers le ciel un pauvre visage crispé, puis abaissa la tête, se recroquevilla sur elle-même.

— Rentrons, dit-elle. Tu sais bien que j'ai peur, je n'aime pas l'orage...

Il lui demanda d'attendre, lui assurant que ce ne serait que passager. Essayant de dominer son malaise, Marie attendit, silencieuse.

Il y eut quelques gouttes d'une pluie espacée qui cessa brusquement. On n'entendit plus qu'une fois le bruit du tonnerre, très lointain. Le visage de Marie s'apaisa. Le soleil réapparut soudain, Marie redevint joyeuse et proposa à Jean une promenade sur le port.

Marie avait pris le bras de Jean, l'un contre l'autre ils marchèrent dans la douceur du soleil retrouvé. Ils regardèrent les barques, les filets de pêche étendus. Comme Jean adressait la parole à un pêcheur, Marie, sans quitter le bras de son mari, se détourna vers les montagnes, devina derrière ces hauts sommets nus un chaos d'eau, d'éclairs et de bruits. Elle se vit, seule, dévalant ces pentes raides, levant ses yeux vers la lumière fulgurante, son visage vers l'averse froide et drue.

Elle haleta un peu, ramena vers le port des yeux encore étincelants, qui s'éteignirent peu à peu, retrouvèrent leur douceur et se posèrent sur Jean, calmes et tendres.

Le soir, le groupe des amis s'était réuni dans le jardin de l'hôtel. Jean, animé, discutait avec Luce et deux autres jeunes femmes.

— Je vais jusqu'à la route... dit Marie à mi-voix, attirant à peine l'attention des autres.

Sur les arbres de la route, les feuilles restent immobiles ; l'odeur des pins que le jour a surchauffés monte encore, par bouffées ; mais la nuit est ample et fraîche, et la terre se délivre. Marie arrive au chemin que l'après-midi même elle suivait avec Jean ; elle le descend tout entier.

On ne voit pas bien où finit la plage, où commence la mer. Marie avance encore, elle entend le frôlement de l'eau contre une barque. Détacher cette barque, ramer sur la mer... Elle n'a jamais essayé. Elle ignore les gestes précis qu'il faut faire. Mais la voilà prise soudain d'une étrange curiosité.

Sous la poussée de ses mains, la barque glisse sur le sol, flotte enfin. Marie s'installe, prend les rames, en fouille l'eau maladroitement. C'est difficile... Si Jean était là, il ramerait vigoureusement et la barque avancerait vite. Il dirait : "Regarde-moi..." Ils aborderaient un peu plus loin et ils resteraient

assis dans la barque, longtemps, l'un contre l'autre... Non, Jean n'est pas ici... Il ne s'agit pas de lui, à présent, mais de la mer, d'une barque et de ses rames. Et il faut lever les rames, oui, comme cela, et les rejeter en arrière, les enfoncer, les ramener, les lever à nouveau, et, dans le même temps, pencher le buste, le redresser, épouser le rythme, être le mouvement même.

Marie est déjà loin du bord. Elle s'arrête, met les rames en repos et regarde autour d'elle ; comme la mer est belle... Il semble à Marie que, pour la première fois depuis des années, elle voit la couleur de l'eau dans la nuit, elle respire l'odeur qui s'en élève. Elle est seule, en cet instant. Et sur ce fond de couleur et d'odeur confondues naît et se précise une première réalité retrouvée. Elle en perçoit à nouveau tout le sens, grave et lourd, comme un secret dépouillé.

Maintenant, sans aucune crainte, elle se laisse aller selon le mouvement de l'eau. Où va-t-elle ? Qu'importe. Peut-être s'éloigne-t-elle encore. Peut-être les vagues la ramènent-elles doucement vers le bord.

Soudain elle entend du bruit, des voix connues.

— Marie ! où es-tu ?

— Hé... ho... Réponds, Marie !

Elle se redresse, guide la barque vers la plage, retrouve le point de repère d'un rocher. Elle saute de la barque, la rattache rapidement à ses cordages. Les voix appellent

toujours. Elle répond enfin, avance vers Jean et les jeunes femmes.

— Où étais-tu ? Tu avais donc quitté la route ?

— Si nous ne connaissions pas ta frousse de l'eau nous aurions pu croire que tu étais filée toute seule en barque ou en canoë ! Mais nous pouvions être tranquilles, n'est-ce pas, Marie !

— Nous te cherchions pour t'emmener au port. Viens !

Elle sourit, se laisse emmener par tous ces bras qui se tendent vers elle.

Au port, un bateau de pêche venait d'arriver ; tout le monde se précipita, on regarda décharger la pêche. On aidait, on se passait les paniers remplis, on les déposait sur l'un des bancs qui garnissaient l'étroit quai de ce petit port rectangulaire. On fit cercle, on interrogea le pêcheur, on se pencha sur la marelée fraîche.

Comme Jean et les jeunes femmes s'éloignaient, Marie voulut les suivre. Elle releva la tête, brusquement elle demeura là, perdant le souffle comme sous un enlacement trop fort : il était devant elle, debout, de ses longues mains d'adolescent il s'appuyait au dossier du banc. Elle retrouva sous l'étoffe du costume les fines épaules hâlées, les longues jambes brunes, les hanches minces. Ils se regardèrent une seconde fois. Quel âge avait-il ? Dix-neuf ans, vingt ans ? Ses yeux paraissaient graves ; vingt-deux ans

peut-être, mais pas davantage. Ce léger coup d'ongle sous les yeux était une ligne d'enfance plutôt que de maturité.

Bien qu'il n'eût plus que ces deux spectateurs silencieux, le pêcheur continuait à donner des explications. Bientôt, la conversation reprit. Pendant qu'il interrogeait l'homme, Marie le regardait. Et si c'était elle qui parlait, son regard à lui se posait sur elle. Ils ne se parlèrent pas l'un à l'autre, leurs phrases s'enchaînaient sur celle du pêcheur.

— Enfin, tout ça fera quelques bons repas pour demain...

Ils rirent ensemble de ce que l'homme venait de dire. Ce n'était pas que cette phrase leur parût drôle, leur rire fut plus étrange que joyeux.

Plus tard, dans les demi-ténèbres de la chambre, Marie est étendue, encerclée par les bras de Jean.

— Jean... mon chéri...

Elle murmure d'une voix blessée, l'esprit douloureusement tendu vers un but qu'il faut atteindre... Quelque chose de lourd, d'écrasant, se forme, s'amplifie, monte, éclate. Et dans l'émiettement d'une tristesse infinie, Marie gît, épuisée par une joie plus cérébrale que physique. Jean à peine étonné par ce corps trop tremblant le recouche sagement à côté de lui.

— Dors vite, Marie.

Il la quitte, se retourne, s'endort. Et Marie voudrait mourir. Est-ce que tous les hommes se détournent et s'endorment ainsi, après l'amour ? Sans doute que oui...

Elle se glisse à l'autre bord du lit, retrouve cette place froide – sa place. Elle enfouit dans l'oreiller glacé un visage mouillé de larmes. Et elle demeure ainsi, avec intact ce jeune désir animal.